



HAL
open science

“ Ce peut être des détails pour vous... Sur les pas de Martine Segalen au musée national des Arts et Traditions populaires ”

Anne Monjaret

► To cite this version:

Anne Monjaret. “ Ce peut être des détails pour vous... Sur les pas de Martine Segalen au musée national des Arts et Traditions populaires ”. *Ethnologie française*, 2024, Vol. 54 (3), pp.60-66. <10.3917/ethn.243.0060>. <hal-04853149>

HAL Id: hal-04853149

<https://cnrs.hal.science/hal-04853149v1>

Submitted on 21 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Ce sont peut-être des détails pour vous...

Sur les pas de Martine Segalen au Musée national des arts et traditions populaires

Anne Monjaret

Laboratoire d'anthropologie politique (LAP) – CNRS – EHESS
Anne.monjaret@ehess.fr

Tout a commencé, au début des années 1980, sur le chemin des « ATP » à la lisière du bois de Boulogne. Ce jour-là, le temps était pluvieux. Alors étudiante, je me rendais à la bibliothèque du musée et c'est, arrivée à ses abords, que j'ai toute de suite remarqué la silhouette de cette femme élancée, en trenchcoat, bottes de caoutchouc, parapluie à la main, avançant d'un pas décidé. Cette première vision forte m'est restée. Je ne savais pas encore qui elle était... mais sa démarche et son élégance m'avait frappée. Je ne savais pas non plus que nous allions faire un long chemin ensemble, que je marcherai sur ses pas... au musée, au Centre d'ethnologie française (CEF), à la Société d'ethnologie française (SEF) et à la revue *d'Ethnologie française*, du 16^e arrondissement de Paris à l'Université de Nanterre. Je ne savais pas que je m'attacherai à l'étude des objets de l'ordinaire, comme elle a pu le faire.

C'est pourquoi j'ai choisi ici de partir de traces matérielles pour raconter, de façon peut-être quelque peu pointilliste, les engagements de Martine Segalen dans ces institutions reliées les unes aux autres, et ce tout au long de sa carrière. C'est aussi pourquoi j'ai choisi de faire parler des objets comme des photographies pour constituer un récit à l'écriture personnelle sur ses lieux de vie scientifiques, qui ont été également les miens. Ce texte n'est pas à proprement parler un texte académique, il se veut une évocation libre empreinte de détails qui ont jalonné nos deux parcours.

■ Le bureau de Martine

Ce n'est que quelques mois après, à l'occasion d'un rendez-vous pris avec elle pour lui demander d'encastrer mon mémoire de maîtrise que je mettrai un nom

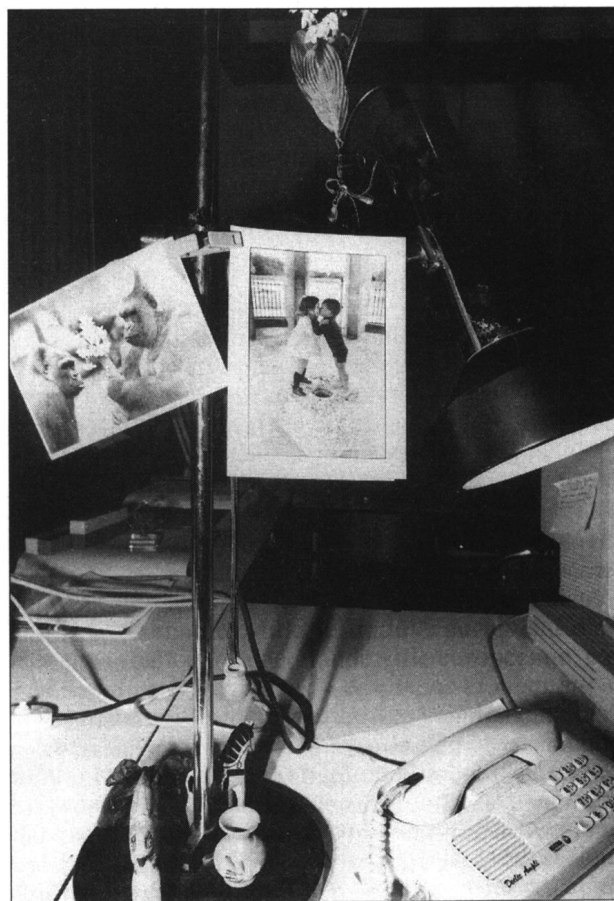


Illustration 1 – Une vue du bureau de Martine (MNATP-1996- © Hervé Jezequel).

au visage de la personne que j'avais aperçue en allant au musée alors que je pénétrerai dans son bureau. Ce bureau – dans mon souvenir – était situé au 9^e étage

du bâtiment. Elle y passait ses journées de travail, en dehors du mercredi, arrivant en tout début de matinée, toujours ponctuelle, et ne s'arrêtant souvent que pour un repas léger pris sur le pouce accompagné d'une tasse de thé et d'un carré de chocolat. C'est là que j'ai été reçue pour la première fois et à chaque fois durant mes années sous sa direction comme étudiante en maîtrise, en DEA, puis en doctorat à l'université de Paris X – Nanterre. Je peux dire que j'ai été l'une de ses premières étudiantes à soutenir une maîtrise en 1984 puis un doctorat en juin 1992. Alors que j'entamais une recherche sur la fête de sainte Catherine, son intérêt pour les rosières et les miss [Segalen, 1979 ; Segalen et Chamarat, 1983] m'avait poussée à la solliciter pour m'accompagner. Ce qu'elle fit jusqu'à la rédaction de mon ouvrage tiré de ma thèse de doctorat dont elle signa la préface [Segalen, 1997 : 9-12]. Je découvrais un peu plus tard que le MNATP possédait dans ses fonds notamment plusieurs chapeaux de catherinette [Monjaret, 2023].

Il me reste de son bureau une photographie, publiée dans un article intitulé « Être bien dans son bureau » [Monjaret, 1996 : 132]. Son pied de lampe était transformé en petit manège d'objets-souvenirs de voyages et de rencontres, et en présentoir de cartes postales dont les motifs n'étaient autres que des clins d'œil à ses recherches sur la famille. Cette photographie a été prise au début des années 1990 à l'occasion d'une recherche que je menais alors sur les appropriations des bureaux dans le cadre de la préparation de mon article pour le numéro « Cultures matérielles et modernité » coordonné par Martine Segalen et Christian Bromberger, paru dans la revue *Ethnologie française* [1996] et qui faisait suite à des rencontres s'étant tenues en 1994 sur le même sujet au MNATP, lieu qui lui était cher.

■ Une vie dans un musée, pour un musée

La sortie de son ouvrage « Vie d'un musée. 1937-2005 » qui aurait aussi bien pu s'intituler « Mort d'un musée » témoigne de son attachement à cette institution muséale [Segalen, 2005]. À la fermeture de celle-ci (2005), elle ira même jusqu'à récupérer un panneau de signalisation du musée dans le bois de Boulogne qu'elle conservera chez elle avant de le donner au Mucem. Acte transgressif mais ô combien symbolique

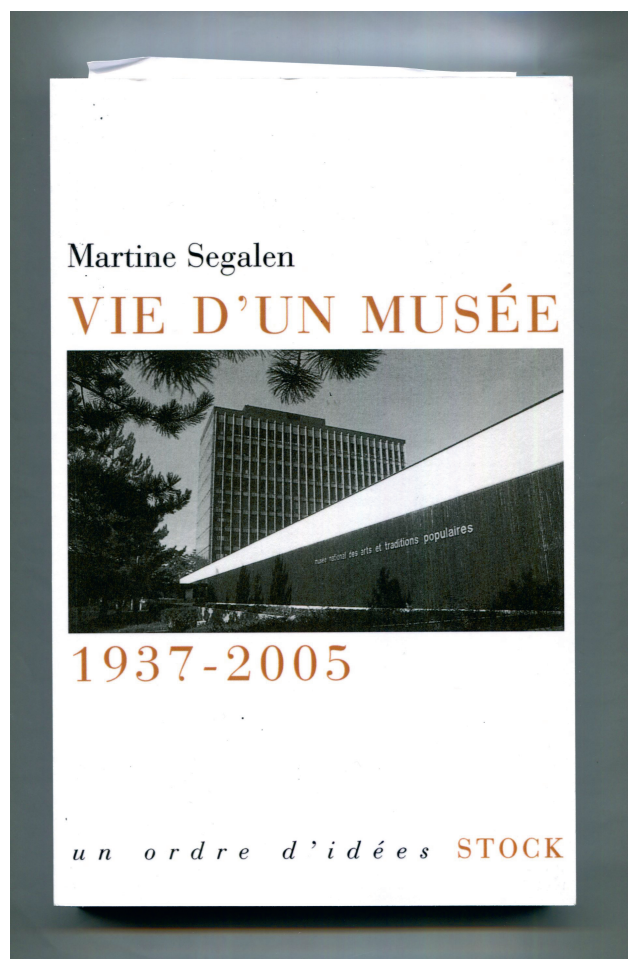


Illustration 2 – Couverture de l'ouvrage « Vie d'un musée. 1937-2005 » (photo A. Monjaret).

pour elle ! Elle s'était d'ailleurs fait prendre en photo dans son salon, posant fièrement, avec l'objet de son délit. En rejoignant en 2018 les collections du musée à Marseille, institution qui a accueilli les collections du feu musée, ce panneau est devenu en quelque sorte le symbole de ce musée disparu. Il renvoie surtout au souci de conservation de Martine et à tous les autres objets, parfois personnels, liés à ses recherches qui ont été déposés dans les fonds du MNATP.

C'est en 1967 qu'elle a fait ses premiers pas dans ce « musée-laboratoire ». Mais ce n'est qu'en 1971, alors que le MNATP se préparait à ouvrir ses portes au public, qu'elle a intégré le Centre d'ethnologie française (unité mixte DMF-CNRS) comme chercheuse CNRS. Elle s'est impliquée par ailleurs dans une des sociétés savantes – la Société d'ethnologie française et sa revue *Ethnologie française* au cœur de la dynamique

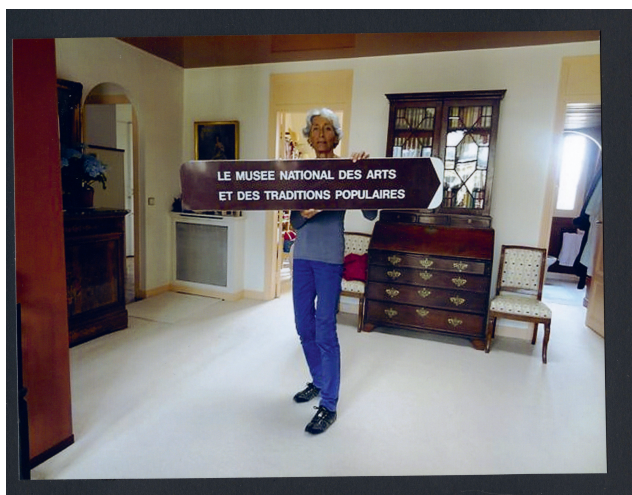


Illustration 3 – Martine chez elle tenant le panneau signalétique des ATP (coll. Privée A. Monjaret).

de recherche sur la France, présentes également au sein du musée.

Martine y est restée jusqu'en 1996, date à laquelle elle a changé de statut pour assumer les fonctions de Professeure à l'université de Paris X – Nanterre, sans toutefois rompre ses liens avec les ATP, puis le Mucem. Elle s'est engagée toujours très activement dans la vie de ces quatre instances dont les activités se répercutent quand elles ne s'entremêlent pas.

■ La vie de laboratoire

Bien ancrée et depuis longtemps dans les lieux, elle a pris la tête du Centre d'ethnologie française de 1986 à 1996. Elle y a laissé sa marque, accueillant de nouveaux chercheurs. C'est en tant qu'étudiante sous sa direction que je fréquentais l'équipe du laboratoire et les collègues du musée. J'y ai été associée en 1988 et recrutée comme chercheuse CNRS en 1997, juste après le départ de Martine, et j'y suis restée jusqu'en 2001. Je n'aborderai pas ici le fonctionnement du CEF, ni les grandes thématiques qu'il portait. Je préfère m'arrêter sur un détail qui nous dit beaucoup de la relation que Martine entretenait à l'esthétique des objets. Il s'agit du rapport d'activité du laboratoire.

En effet, sous son impulsion, il se pare d'un nouveau format – A5 – : un document de travail doit être facilement manipulable, et d'une couverture en papier blanc glacé sur laquelle est couché un titre noir pour



Illustration 4 – Un rapport d'activité du CEF (photo A. Monjaret).

le premier rapport (1987-1991) et bleu clair pour le second (1991-1995) : un document de travail doit être agréable à la vue. Autant de petits signes qui ont marqué son passage. Martine avait le souci des belles maquettes. Elle affectionnait particulièrement l'élaboration des couvertures. Elle leur a d'ailleurs consacré un court article dans le numéro Anniversaire de la revue *Ethnologie française* : « Revue-objet » entendu comme un « bel objet » [Segalen, 2021]. Les couvertures de la revue, illustrées un temps, devaient résonner avec les travaux développés dans les numéros. Le goût de la valorisation et de la diffusion de la recherche explique aussi la démarche de Martine.

■ Une savante dans une Société

Ce n'est pas étonnant que nous la retrouvions membre de la Société d'ethnologie française, dès les années 1980 et sans doute avant. Elle y a été secrétaire, se chargeant alors notamment de consigner dans les cahiers de la SEF les comptes rendus du conseil de la Société. Ces cahiers sont partis avec elle, laissant la SEF orpheline d'une partie de son histoire, une histoire qui reste à écrire... Je ne sais que peu de choses de cette période... Ce que je sais, c'est que Martine est restée un membre assidu. Quand elle a pris la direction de la revue *Ethnologie française* fin 2006, à la suite de Jean Cuisenier, elle a intégré comme membre de droit le conseil d'administration de la SEF, participant à ses réunions, acceptant chaque invitation à intervenir à ses formations.

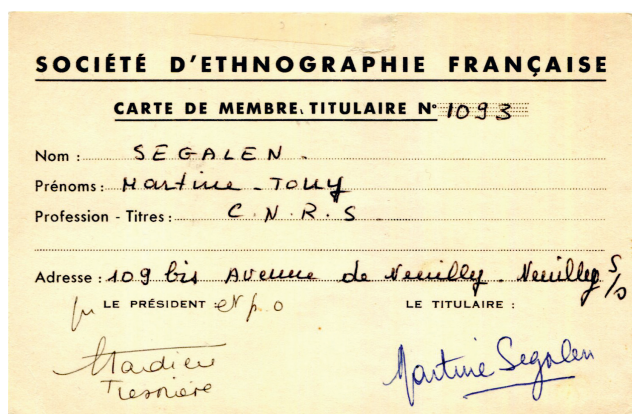


Illustration 5 – Une Carte d'adhésion de la société d'ethnologie française (photo A. Monjaret).

Tu trouveras une surprise pour toi à Nanterre, une vieille carte de la SEF retrouvée dans mes tiroirs, que je t'ai adressée chez toi en août et qui est revenue à Nanterre. Sophie la garde !

[...] Je t'embrasse, Martine. (2 octobre 2017)

Cette carte est celle de son adhésion à la Société d'ethnologie française (sans date malheureusement), qui a précédé la Société d'ethnologie française. Elle est signée par la trésorière, Suzanne Tardieu et par la titulaire, Martine Segalen, de son écriture ronde, déliée mais ferme, reconnaissable entre toutes. Bien qu'apparemment ordinaire, cette carte est devenue une archive précieuse sur le travail d'une chercheuse, une trace de son appartenance institutionnelle, de ses appartenances institutionnelles souvent entremêlées.

■ Revue Passion

Ce n'est pas étonnant non plus de retrouver Martine à la revue *Ethnologie française*, revue détenue par la Société d'ethnologie française, dès 1971, date de son premier numéro sous ce titre, puis par La Société d'ethnologie française qui lui succède. Cette revue est en outre très proche du Centre d'ethnologie française. Martine y a exercé passionnément comme membre du comité de rédaction jusqu'à en prendre, après quelques hésitations, la direction et la rédaction à la fin de l'année 2006 au moment de sa retraite et alors même que, de mon côté, je finissais mon mandat de rédactrice en chef dans cette même revue.

À la fermeture du musée des ATP (2005), l'équipe rédactionnelle de la revue a été accueillie dans les locaux de la Maison d'archéologie et d'ethnologie (MAE) à l'université Paris Nanterre [Monjaret, 2021]. Ainsi, la revue semblait marcher sur les pas de Martine et rejoindre l'université où elle enseignait, encadrant des étudiants, et ce avant même de prendre ses fonctions de professeur des universités, autant dire qu'elle y avait sa place, qu'elle y était chez elle. Travaillant sans compter ses heures, elle a œuvré à son développement, renouvelant les thématiques, élargissant les aires géographiques, ouvrant le comité de rédaction à de plus jeunes membres.

Son départ en 2017 marquait un tournant pour la revue : Martine s'était faite de plus en plus discrète, laissant au nouveau directeur, Nicolas Adell, et au comité de direction dont je faisais alors partie toute la latitude pour reprendre le flambeau.



Illustration 6 – La Carte d'accès au bâtiment Weber (photo A. Monjaret).

Et alors qu'elle quittait la revue et que je la réintérais comme co-rédactrice, je me rappelle encore ce

jour, où elle me tendit la carte d'accès au bâtiment Max Weber de l'université Paris Nanterre dans lequel la revue avait fini par être installée, en me disant qu'elle me revenait, que dorénavant elle me serait plus utile. Je compris ce geste comme une sorte de passation, la poursuite d'une transmission qui avait été la sienne pour moi. Pas d'arrivée sans rituel mais pas de départ sans un rituel non plus ! Les anthropologues en savent quelque chose.



Illustration 7 – Le livret offert pour son départ de la revue *Ethnologie française* (photo A. Monjaret).

Il a ainsi été décidé au sein de la rédaction de concevoir un petit livret réunissant les souvenirs personnels attachés à Martine, de chacun des membres de la revue, des souvenirs qui ont été anonymisés, à Martine de deviner à qui ils se rapportaient. Quant à la couverture du livret, elle se veut un clin d'œil à sa collection de cuillères qui lui étaient si chères [Segalen, 2012]. Elle fait par ailleurs référence aux objets-rituels de mariage

auxquels elle a consacré des recherches notamment sur les fonds du musée des ATP et je pourrais ajouter, au champ de l'ethnologie de la France. Un champ qu'elle a défendu sans pour autant s'y enfermer.

■ Le temps de l'ethnologie de la France

Le musée des ATP, le Centre d'ethnologie française et la revue *Ethnologie française*, dirigé par Jean Cuisinier ainsi que la Société d'ethnologie française ont été parmi les lieux emblématiques dans lesquels se développait une certaine ethnologie de la France, non pas seulement une ethnologie rurale mais aussi une ethnologie urbaine de la France, non pas seulement une ethnologie du passé mais aussi une ethnologie contemporaine de la France. C'est dans le premier numéro de la revue *Ethnologie française* que Jean Cuisinier pose les termes de ce qu'est, selon lui, l'ethnologie française, en cherchant à s'émanciper notamment de l'image nostalgique des fonds du musée et d'une recherche placée du côté du folklore [Cuisinier, 1971].

Plus tard, en 1986, Jean Cuisinier signe avec Martine un « *Que sais-je ?* » consacré à l'« Ethnologie de la France » [Cuisinier et Segalen, 1986]. Il y est question du Musée des ATP et de son histoire, de l'évolution des recherches ethnologiques sur la France et en France. Cet ouvrage conforte le chantier annoncé en 1971. Bien sûr, les domaines classiques des techniques, des organisations sociales – de la parenté et de la famille –, des rituels, sont largement convoqués tout en ouvrant à des thématiques plus contemporaines, par exemple la consommation. Autant d'évocations de leurs propres travaux respectifs de recherches.

■ D'une ethnologie chez soi à une ethnologie de soi

Pour Martine, l'ethnologie de la France est une ethnologie chez soi, plus encore une ethnologie de chez soi et de soi, une ethnologie du proche voire du très proche. Sa vie privée et sa vie professionnelle ne formaient souvent qu'un. Elle n'hésitait pas à s'inspirer de son environnement familial et familial pour mener à bien ses réflexions sociologiques. Martine a été une

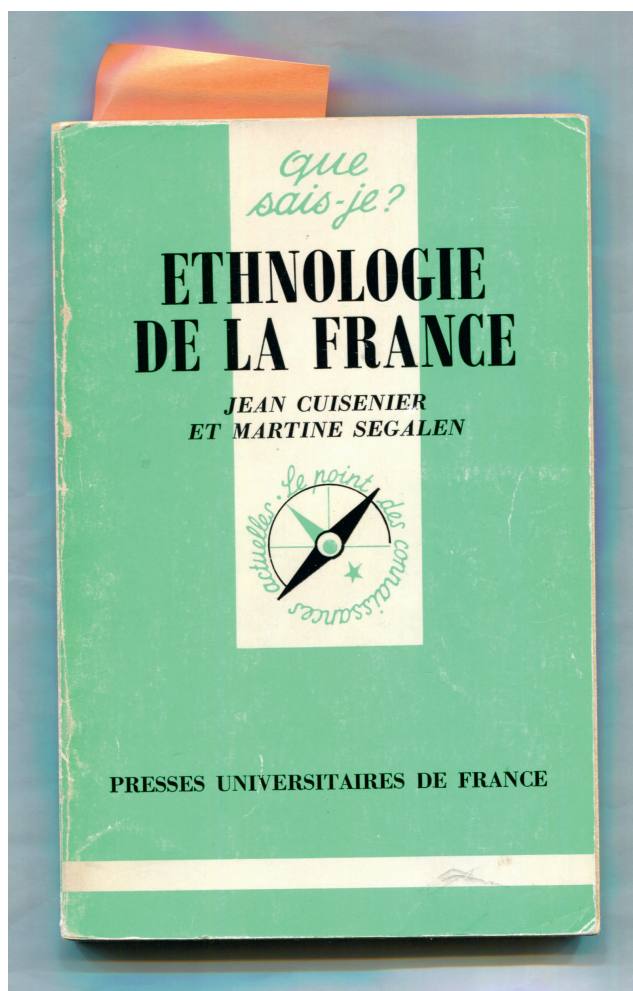


Illustration 8 – Couverture « Ethnologie de la France » coll. « Que sais-je ? », Puf (photo A. Monjaret).

femme qui ose. Elle a par exemple enquêté sur la loge du gardien de son immeuble [Segalen, 2006]. Elle n'hésitait pas à faire d'une de ses passions – la course à pied – un sujet de recherche [Segalen, 1994]. Chaque expérience personnelle a nourri sa pensée. Elle n'hésitait pas à illustrer de photographies de sa famille les couvertures de publications – je pense en particulier à la 5^e édition de « Sociologie de la famille » [Segalen, 2000] ou au numéro « Grandir. Pouvoir et péril » de la revue *Ethnologie française* consacré au corps adolescent [Diaso, 2015]¹. La famille, sa famille, étaient au cœur de ses préoccupations. Et comme le petit poucet, elle a laissé derrière elle des traces visuelles et matérielles. Elle a fait don d'objets personnels au musée des ATP qui ont rejoint ses collections : un cornet de dragées de baptême, des billes de ses filles, une couronne de laurier en papier... Donner, c'est transmettre. Martine s'est toujours placée du côté de l'avenir, de la postérité.

Ses écrits nous plongent eux dans un présent vécu. Ils sont empreints d'un vécu de l'intérieur. Martine nous fait partager ses épreuves les plus intimes comme la maladie de son mari [Segalen, 2018]. Et avant de partir, c'est son passé qui la travaillait, la travaillait de plus en plus. Elle nous a livré dans son dernier ouvrage « Destins français. Essai d'auto-ethnographie familiale » [Segalen, 2022], paru *post mortem*, son histoire de famille, mêlant la petite histoire à la grande histoire, celle qu'elle a recherchée, retrouvée et ainsi transmise.

Inlassablement, Martine s'est posé une question, une et même question : « Familles : de quoi héritons-nous ? » [Segalen, 2016]. Familles effectives, de cœur ou symboliques, « de quoi héritons-nous ? ». Cette question traverse ses travaux. Elle nous traverse toutes et tous...

Notes

1. NDE : Les couvertures de ces deux volumes figurent dans ce numéro dans le texte de Flore et Diane, filles de Martine Segalen, en début de volume.

■ Références bibliographiques

- CUISENIER Jean, 1971, « Construire son objet : l'ethnologie française et son domaine », *Ethnologie française*, 1 : 7-9.
- CUISENIER Jean et Martine Segalen, 1986, *Ethnologie de la France*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? ».
- DIASO Nicoletta (dir.), 2015, « Grandir. Pouvoir et péril », *Ethnologie française*, 45 (4).
- MONJARET Anne, 1996, « Être bien dans son bureau. Jalons pour une réflexion sur les différentes formes d'appropriation dans l'espace du travail », *Ethnologie française*, 1 [Martine Segalen et Christian Bromberger (dir.), *Cultures matérielles et modernité*] : 129-139.
- MONJARET Anne, 2021, « Bureau », *Ethnologie française*, 1 [Anne Monjaret (dir.), 50 ans. En 50 mots (et un peu plus)] : 25-27.
- MONJARET Anne, 2023, « Terrains de la mode : autour du musée national des Arts et Traditions populaires », in Marie-Charlotte Calafat et Aurélie Samuel (dir.), *Fashion folklore. Costumes populaires et haute couture*, Marseille, Éditions du Mucem – Gallimard : 94-101.
- SEGALEN Martine, 1979, *Les Rosières se suivent et ne se ressemblent pas*, Centre d'animation de l'histoire de Nanterre.
- SEGALEN Martine et Josselyne CHAMARAT, 1983, « La Rosière et la "Miss" : les "reines" des fêtes populaires », *L'histoire*, 53 : 44-55.
- SEGALEN Martine, 1994, *Les Enfants d'Achille et de Nike : Une ethnologie de la course à pied ordinaire*, Paris, Métailié.
- SEGALEN Martine et Christian BROMBERGER (dir.), 1996, « Culture matérielle et modernité », *Ethnologie française*, 26 (1).
- SEGALEN Martine, 1997, « Préface », in Anne Monjaret, *La Sainte Catherine. Culture festive dans l'entreprise*, Paris, Éditions du CTHS : 9-12.
- SEGALEN Martine, 2000, *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, coll. « U ».
- SEGALEN Martine, 2005, *Vie d'un musée. 1937-2005*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées ».
- SEGALEN Martine, 2006, « Gardien d'immeuble bourgeois : un sacerdoce laïque », in Roselyne de Villanova, Philippe Bonnin (dir.), *Loges, concierges et gardiens. Enquêtes en Europe : Paris, Londres, Barcelone, Milan, Oslo*, Grâne, Créaphis éditions : 89-107.
- SEGALEN Martine, 2012, « Les cuillères, un genre humain ? », in Elisabeth Anstett et Marie-Luce Gélard, *Les Objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, Paris, Armand Colin : 175-190.
- SEGALEN Martine, 2016, « Familles : de quoi héritons-nous ? », entretien, propos recueillis par Martine Fournier, in Halpern Catherine (dir.), *Identité(s). L'individu, le groupe, la société*, Paris, Éditions Sciences Humaines : 171-183.
- SEGALEN Martine, 2018, « Privation de vieillesse », *Ethnologie française*, 48 (3) : 527-530.
- SEGALEN Martine, 2021, « Revue-Objet. La revue, un bel objet », *Ethnologie française*, 51 (1) [Anne Monjaret (dir.), 50 ans. En 50 mots (et un peu plus)] : 123-124.
- SEGALEN Martine, 2022, *Destins français. Essai d'auto-ethnographie familiale*, Grâne, Créaphis Éditions.